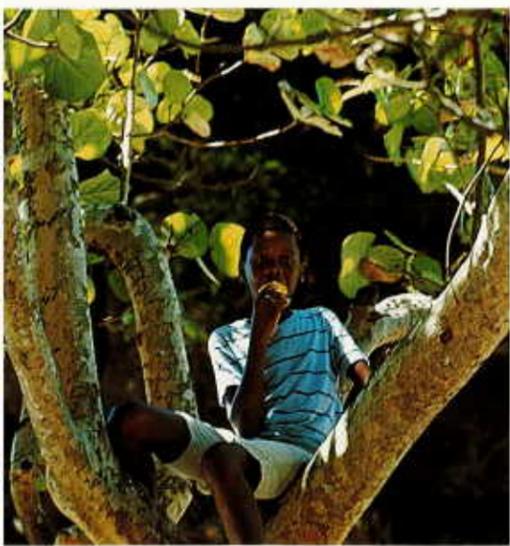


Tout commence par un livre, un homme : un livre, pur chef-d'œuvre, qui est également l'histoire d'un homme.

Joseph Zobel est né en 1915 à la Martinique, et son enfance ressemble comme deux gouttes d'eau à celle de José, le héros de *Rue Cases-Nègres* : décor de la société de plantation, l'usine, la maison de maîtres, et quelques cases jetées parmi les étendues de canne à sucre – cette plante au milieu de laquelle on naît, on vit, on meurt, comme du temps de l'esclavage.

Dans le roman, un enfant et une vieille femme naviguent sur cette petite barcasse vermoulue : l'un atteindra aux rives du monde moderne, boursier de l'Enseignement laïc, gratuit et obligatoire, tandis que la vieille Nègresse meurt silencieusement en dernière page. C'est la vérité des Antilles des années trente. C'est écrit comme on confesse, comme on fait son testament, avec une sorte d'application rêveuse, à la fois précise et nimbée de poésie : c'est écrit comme une lettre d'amour. Paru en 1950, le livre est aussitôt frappé d'interdit à la Martinique, où il n'entrera que par les bagages des voyageurs. Cependant, comme ces bateaux que les enfants lancent sur l'eau, et qui arrivent parfois, par le plus grand des hasards, à leur port, vingt ans plus tard *Rue Cases-Nègres* tombe entre les mains d'une petite Martiniquaise qui s'émeut de voir réfléchi, comme dans un miroir ancien, le monde qui l'entoure, et rêve aussitôt d'en faire un film.



**RUE
CASES-NÈGRES
TOMBE
ENTRE
LES MAINS
D'UNE
PETITE FILLE**

